

UDC 82.09

Original scientific paper

Reçu le 20 novembre 2018

Accepté pour la publication le 24 janvier 2019

Tracasseries d'un vieux couple : littérature et histoire. A propos d'un livre récent¹

Nenad Ivić

Faculté de Philosophie et Lettres

Université de Zagreb

nivic@ffzg.hr

L'article problématise le concept de la *creative history* de Ivan Jablonka comme fusion de littérature et d'histoire à travers les travaux de Michel de Certeau, Michel Foucault, Giorgio Agamben et Nicole Loraux, en décrivant ce qu'on pourrait appeler le dispositif de l'histoire, caractérisé par le seuil d'indifférence où les courants simultanés et alternatifs de l'historisation et de littérisation coïncident.

Mots clés : histoire, littérature, dispositif, *stasis*, seuil d'indifférence

« Bien évidemment, ni le sens comme direction, ni le sens comme teneur ne sont donnés. Ils sont chaque fois à inventer : autant dire à créer, c'est-à-dire à faire surgir du rien et à faire surgir comme ce rien-de-raison qui soutient, qui conduit et qui forme les énoncés véritablement créateurs de sens, qui sont ceux de la science, de la poésie, de la philosophie, de la politique, de l'esthétique et de l'éthique : sur tous ces registres, il ne s'agit que des aspects et des allures multiples de ce qu'on pourrait nommer l'*habitus* du sens du monde », écrivait, en 2002, Jean-Luc Nancy (Nancy 2002 : 58). Et Nancy à ajouter, dans le paragraphe suivant, une restriction littéralement capitale : « Cela ne signifie absolument pas que n'importe quoi fasse sens n'importe comment : cela, précisément, est la version capitaliste du sans-raison, qui fait l'équivalence générale de toutes les formes de sens dans une inhumanité infinie » (*ibid.*). Nancy s'appuie, évidemment, sur Marx ; après tant d'autres, il propose la fameuse thèse marxiste dans un champ particulier, celui de la production culturelle (dans le sens le plus large, englobant aussi les sens) et dans un contexte particulier, celui du présent, du contemporain vu comme histoire-création des énoncés divers (englobant aussi les gestes). Si l'on se tient aux énoncés, ce présent diffère du présent du XIXe siècle par un trait de toute

¹ Version remaniée de la conférence tenue à La XVIIIe Université européenne d'été du réseau OFFRES, intitulée « Réalité et fiction », (Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, Roumanie), du 19 au 26 juillet 2018, organisée par Sergiu Miscoiu (Université Babeş-Bolyai), Arnaud François (Université de Poitiers) et Ondřej Švec (Université Charles).

première importance, qui change le ton, la direction et la teneur des énoncés. Le XIXe siècle vivait encore sous l'axiome hérité des Lumières « *il n'a pas de pouvoir total* », car « si arbitraire qu'on soit l'exercice, si violents qu'en soient les moyens, si persistante que soit sa volonté d'asservir, un pouvoir rencontre toujours un îlot infracassable, sur lequel il ne peut rien : la langue » (Milner 2014^a : 246).

Le XXe, et le XXIe siècle ont fait, par contre, une expérience radicalement nouvelle, celle du *pouvoir total* ; en découvrant que le pouvoir politique peut toucher à la langue (dans les systèmes dits totalitaires, mais aussi dans les systèmes dits libres : qu'on songe aux pouvoirs médiatiques), ils ont découvert « du même coup son illimitation ». Curieusement, c'est après l'avènement de la linguistique (résumant la tradition des Lumières), qui, contre l'asservissement de la parole, décrète que « la langue est ailleurs, dans un espace et un temps que rien ne peut fracturer, ni les lois de l'univers, ni les décisions des politiques », ne s'autorisant que d'elle-même (un axiome scientifique), que la figure du pouvoir total s'est déplacée : « sous le nom de contrôle, elle réapparaît dans les discours, avec le trait distinctif de son illimitation : le contrôle trouve ses manifestations les plus évidentes au plus intime de la langue ». « Elles semblent prouver » précise Jean-Claude Milner, « l'illimitation du pouvoir de la marchandise » ; et se ramènent « à l'art de rendre synonymes liberté et servitude, paix et guerre, démocratie et dictature » (Milner 2014^a : 246-248), mais aussi, j'ajoute, histoire et fiction, vérité et mensonge, réel et imaginaire. L'analyse de Nancy de 2002 rejoint celle de Milner de 2014 : l'informaté infinie, détectée par Nancy, a aussi ses formes, qui ne sont pas, on le sait trop bien, savoureuses. Le signe est attaqué dans sa substance ; ou bien c'est le signe qui signifie l'assaut et la possibilité du contrôle illimité.

S'il en est ainsi, comment pourrait-on décrire la conjoncture actuelle de l'histoire, du discours « qui se pose comme historiographique, [...] qui "comprend" son autre – la chronique, l'archive, le document – c'est-à-dire qui s'organise en texte *feuilleté* dont une moitié, continue, s'appuie sur l'autre, disséminée, et se donne ainsi le pouvoir de dire ce que l'autre signifié sans le savoir » (de Certeau 1975, 111). Opération complexe et délicate, impliquant beaucoup plus que les ressources d'une discipline isolée : le sort de l'histoire ne se joue pas dans le champ clos d'une discipline.

On a touché à la langue juste au moment où, dans les humanités, tout est devenu langue, où le texte « bâti sur un espace propre » est devenu « l'utopie fondamentale et généralisée de l'Occident moderne » (de Certeau 1990 : 200), mais aussi où « tout document de culture » s'est révélé « un document de barbarie » (Lacoue-Labarthe 2011 : 127). Ceci a eu de nombreuses conséquences : d'un côté, le sentiment de l'impuissance de la langue de rendre compte de ce qui est en dehors d'elle - la fameuse constatation, surinterprétée et mal comprise, d'Adorno, *nach Auschwitz ein Gedicht zu schreiben, ist barbarisch*, en est l'exemple éclatant (Adorno 1998, 30) - et, de l'autre, le questionnement pyrrhoniste de fonctionnement et des procédés de la langue (ce qu'on appelle, *sensu lato*, le *linguistic turn* dans les humanités). L'autorisation de la langue par elle-même ne va plus de soi.

Le qualificatif pyrrhoniste n'est pas employé ici de façon péjorative. Pour les historiens, le texte-clef est celui de Carlo Ginzburg « *Unus testis. Lo sterminio*

degli ebrei e il principio di realtà», datant de 1990, qui analyse le contexte idéal du livre *Metahistory* de Hayden White (soit dit en passant: White a écrit beaucoup plus, il a nuancé ses positions et il est curieux que les historiens se concentrent presque uniquement sur la *Metahistory*). La critique de Ginzburg, publiée premièrement en anglais, traduite depuis dans beaucoup de langues, est devenue l'emblème, ou le bouclier (pour employer le terme de maréchal Pétain) de l'histoire des historiens: elle unit le prestige et l'acribie d'un grand historien, avec la thèse qui rapproche le relativisme de White au négationnisme. La querelle est connue. Ses enjeux appartiennent au répertoire qui lie le désillusionnement avec le progrès d'après-guerre au "postmodernisme", c'est-à-dire à ce qu'on perçoit en lui comme abandon des vérités fondamentales. La tendance générale aujourd'hui est à la minimisation: «les redoutables "narrativistes américains" qui prétendaient à abolir la différence entre le récit vrai des historiens et la fable des romanciers n'ont jamais inquiétés que ceux qui jouaient à se faire peur – mais pas complètement non plus», affirme Patrick Boucheron (Boucheron 2016 : 180). Rongé par cette inquiétude incomplète, Ivan Jablonka, dans *L'Histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales* (Seuil, Paris, 2014), revient au texte de Ginzburg. Il affirme: «La théorie de White, influencé par l'idéalisme du philosophe fasciste Giovanni Gentile, fournit les armes à ceux qui affirment que les chambres à gaz ne sont qu'un discours» (Jablonka 2014 : 109). Ginzburg n'est pas aussi catégorique. Il explique les thèses de White par l'analyse de Benedetto Croce et de ses rapports avec Gentile et conclut: «D'autant que je sache, White n'a jamais analysé les texte [de Gentile], il ne l'a même pas mentionné (sauf une exception importante [...]). Pourtant, la connaissance de l'œuvre de Gentile peut tranquillement être présupposée chez un savant comme White»; et il ajoute «contrairement à cela, la connaissance directe de l'œuvre de Gentile doit être exclue dans le cas de Barthes. Le rôle décisif que Barthes a joué dans le développement intellectuel de de Certeau, peut expliquer, partiellement, une convergence partielle de ce dernier et de Hayden White» (Ginzburg 2006 : 216). Ce qui est, chez Ginzburg, une présupposition explicative, une esquisse de relations possibles et alternatives, chez Jablonka devient une certitude caricaturale et réductive. Ses coups de pouce, ses écarts et ses distorsions jettent une lumière autrement inquiétante sur son idéal de l'histoire, défini «non par son ambition réaliste, mais par son désir de vérité» (Jablonka 2014 : 250). Jablonka s'inspire ici, sans le mentionner, de Barthes du *Bruissement de la langue*: «la narration historique meurt parce que le signe de l'histoire est désormais moins le réel que l'intelligible» (Barthes 1993 : 177). La narration est morte, vive la narration, animée par le désir de vérité si puissant qu'il fait oublier que le vrai de l'intelligible réside dans l'exactitude du détail. C'est là que se loge le problème. «La vérité vagabonde dans l'inexact » dit Jean-Claude Milner, dont l'anti-négationnisme est hors de question, « mais il appartient au sujet s'il compte en rester là et ne jamais advenir en première personne. Dans le premier cas, il choisit de se faire l'instrument de l'inexact – par le slogan qui mime le *Witz*, par le persiflage qui mime le comique, par l'opportunisme qui mime le hasard» (Milner 2014 : 33). Ce qu'il dit du politique au sens large, comme lieu de la réalisation des êtres

parlants, vaut aussi pour l'histoire. Les êtres parlants parlent constamment de leur passé et ce discours on l'appelle, depuis Hérodote et Thucydide, l'histoire: cette « politique des traces » (Boucheron 2016 : 193), aussi bien narration des faits que les faits narrés, forme l'*habitus* du sens. Les moindres inexactitudes le pervertissent. Et quand on se trouve dans la situation de l'équivalence généralisée, du signe attaqué dans sa substance, le manifeste de Jablonka, avec ses slogans («le réel est une idée neuve», par exemple, Jablonka 2014 : 319) et son opportunisme médiatique, s'accorde précisément avec les mensonges qu'il désire combattre: un synonyme parfait.

Sur un autre niveau, la querelle qui opposait les historiens, défenseurs de l'histoire scientifique, telle qu'elle s'est constituée dans la modernité comme acquis pérenne de l'humanité, à ceux qui questionnaient les mots, la langue et les discours historiques, appelés dans la plupart des cas bien à tort à la fois relativistes et ultra-positivistes, et menée, le plus souvent, à coups de caricature, peut être considérée comme une manifestation parmi d'autres de la manière de s'en prendre au manque d'auto-autorisation de la langue, ressenti comme angoisse du monde contemporain. Monde « fou de prison », comme le disait René Char (Char 2004 : 274) : dans cette prison, qui est celle du langage (selon la métaphore connue) tout tient dans l'ambiguïté du *de* qui exprime bien la toute puissance (désir fou) impuissante (emprisonnement) de celui qui pense et écrit. Il semble donc raisonnable de douter que, le « langage » étant « notre problème et notre solution », la solution est à chercher dans l'invention d'« une forme hybride qu'on peut appeler texte-recherche ou *creative history* – une littérature capable de dire vrai sur le monde » (Jablonka 2014 : 15 et 19).

Le texte-recherche, ou *history* et littérature, la capacité de dire vrai et *creative*, sont, dans le discours de Jablonka, équivalents ; ces noms constituent une suite de synonymes. Je garde la forme anglaise, employée par Jablonka parce qu'elle marque l'inclusion du français dans la langue globale de l'université, le *globish*. C'est important. La synonymie du vrai et du faux, de l'exact et de l'inexact, s'accomplit aujourd'hui, de même que les changements du savoir, ses percées et ses reculs, premièrement en anglais, qui est la langue de la science et du savoir. Les réseaux globaux de l'évaluation, analogon virtuel de l'université globale, la diffusent et la légitiment ; d'autres langues suivent, sous peine d'exclusion. « On ne saurait sous-estimer la pernicieuse efficacité d'un gouvernement par l'appauvrissement de la langue », souligne Patrick Boucheron (Boucheron 2016 : 193) : le *globish* est l'instrument du gouvernement par bêtification. Il nous faut donc faire ce que Calliclès reproche à Socrate : une chasse aux mots (*Gorgias*, 489c). Il faut établir exactement ce que signifient les concepts de littérature, de capacité, de dire vrai et de monde. La littérature comprend-t-elle tout ce qui est écrit, comme dans l'Antiquité, et jusqu'au XVIIe siècle ou est-elle confrontée à la science depuis toujours, comme au XIXe siècle ? Qu'est-ce que la capacité de dire vrai ? Les analyses de Michel Foucault de la véridiction dans les petites villes grecques, présupposant un face-à-face constant, peuvent-elles être transférées telles quelles dans l'univers globalisant d'aujourd'hui ? Qu'est-ce que le monde ? Le petit monde exclusif du polis grec, sans esclaves, femmes et étrangers, où la citoyenneté

était fondée sur l'exclusion, mais sans discrimination raciale ou xénophobie, ou l'univers inclusif et infini du marché mondial d'aujourd'hui, marqué, justement, par la discrimination et la xénophobie ? Il n'y a rien de simplement donné, rien d'évident, ou, pour dire en médiatique, immédiatement visible dans ces concepts. Ils sont équivalents dans des conditions précisément établies de certains régimes de visibilité et de compréhension. Ils sont à la fois très épais, ils résument des possibilités d'une civilisation (entre autres et face aux autres) et infiniment légers, à la fois pleins et vides ; sans traçage précis de significations, sans interprétation constante qui fixe les accrétions de sens, ils sont l'instrument de la langue asservie au marché du savoir, c'est-à-dire à l'équivalence des slogans. Donc « ou bien l'Université, et alors on est pris au piège de la facilité, qui conduit à l'obscur et au confus quant à l'universel ; ou bien ne pas céder sur la clarté et la distinction, même quant il s'agit de l'universel, mais alors l'Université mondiale se détourne. La contrainte est d'autant plus sévère qu'on ne peut plus l'attribuer à l'idéal du Savoir absolu, puisque cet idéal a cessé de valoir. Seuls demeurent les savoirs, au pluriel, et des accroissements désordonnés » (Milner 2014 : 113) : la multiplicité et le désordre des écritures et des pensées, la multiplicité de langues, des littératures et de ses langages, « par lesquels l'homme, les subissant et croyant y découvrir sa définition, s'exerce à dominer ce qui l'assujettit et à dicter le sens de ce qui le fait exister » (Lacoue-Labarthe 2011 : 127), le désordre de la traduction, le surplus des synonymes, l'interprétation constante, la négociation entre les savoirs divers comme présupposition de la clarté et de la distinction du sens.

Il est donc raisonnable de douter de la panacée de la *creative history*. Pour deux raisons. Premièrement, tout simplement, la littérature, et l'histoire aussi, étaient toujours capables de dire vrai sur le monde. L'incapacité de dire vrai sur le monde n'est, dans la plupart des cas, qu'une capacité non reconnue, insoupçonnée, comme l'étaient, à son temps, celles d'Hérodote et de Thucydide, d'Augustin Thierry et de Jules Michelet, d'Emmanuel Le Roy Ladurie et d'Alain Corbin. Pourvu qu'on ne touche pas à la langue. La tentative de Jablonka d'assurer « la liberté, l'inventivité et l'originalité » de l'histoire par la littérature (Jablonka 2014 : 250) se situe dans un paradis, celui de la langue intouchable, sacrée par l'art comme expression suprême de l'humanité ; ce paradis et, semble-t-il, irrémédiablement perdu. Au lieu de pleurer ce qu'on a perdu (démarche autorisée par l'*habitus* de notre monde noyé dans l'héritage judéo-chrétien), il serait plus intéressant (intéressant : c'est le mot de l'historien, souligne Paul Veyne – Veyne 1978 : 44) de s'en prendre à cette langue blessée, fracturée, asservie et à cette littérature désacralisée. S'en prendre à la possibilité de la perte de la langue, signifie embrasser l'érudition, le détail, la minutie et le différend, l'interprétation de ce qui déborde ou manque dans chaque synonyme établi par la langue asservie. Cela signifie s'en prendre, comme les archéologues, au dépotoir, à l'égout, au débarras de la langue et de l'histoire ; d'ailleurs c'est le geste des annalistes, qui retrouvent l'histoire dans le quotidien et le répétitif, dédaigné par les historiens avant eux. En fait, leur geste est analogue à celui des écrivains de XIXe siècle : « l'égout, dit Hugo, est le "fossé de vérité" où les masques tombent et où les signes de la grandeur sociale s'égalisent avec les déchets de la vie de quelconque » (Rancière 2007 : 24). Dans l'histoire,

une récapitulation consciente et entêtée de l'ontogenèse de l'histoire dans la phylogenèse du discours historique est le seul barrage contre l'ennui ravageur de l'histoire-valeur des projets marchands (pour la plupart nationalistes), car cet autre qu'elle exorcise, dans le cas de l'histoire, n'est que l'histoire même. De même que la linguistique, l'histoire est un savoir relatif, relatif à celui qui le conçoit (elle a toujours un auteur), relatif aux données (sources : témoignages, documents etc.) et relatif au temps (*Weltanschauung*, air du temps, mentalité), d'où il puise ses garanties de vérité. Cette vérité est provisoire et relative : en fait, l'histoire, bien que, pour la plupart du temps, nous refusons de l'admettre, ne s'autorise que de l'histoire. Son défi actuel, c'est de faire l'histoire de cette autorisation dans une langue blessée et asservie, qui ne s'autorise plus par elle-même. L'annonce de la fin de l'histoire (symptôme du changement, comme la fracturation de la langue) appelle une histoire de la création, un tableau ontogénétique (voilà du Michelet ressuscité, greffé sur Foucault) où la « langue, qui a désactivé ses fonctions utilitaires, repose sur elle-même, et contemple son pouvoir de dire » (Agamben 2014 : 59) : cette désactivation, selon Benveniste, c'est l'écriture, cet « instrument qui a permis à la langue » d'objectiver sa propre substance et « de se sémiotiser elle-même » (Benveniste 2012 : 113). C'est à ce point là, où la littérature et l'écriture se dissolvent constamment dans histoire et l'histoire, à son tour, se transforme en littérature, que l'histoire ruse avec Aristote et devient distincte dans son indistinction, quel que soit le produit final, de l'activité poétique.

Deuxièmement, parce que, comme la capacité de dire vrai sur le monde, cette forme hybride qu'on peut appeler texte-recherche, *creative history*, ou "littérature traversée par un raisonnement" (Jablonka 2014 : 298) existait, elle aussi, tout simplement depuis toujours. Pour mener à bien ses recherches, pour créer son objet, Thucydide emprunte les concepts à la médecine contemporaine ; les historiens médiévaux en appellent à la théologie ou à la science des mots ; ceux de la Renaissance, Etienne Pasquier et Jean Bodin par exemple, s'inspirent de procédures juridiques ; dans la modernité, Augustin Thierry s'approprie les procédés romanesques et la nouvelle histoire puise dans le savoir anthropologique, climatologique etc. Depuis toujours, même dans ses moments les plus scientifiques, l'histoire, pour se faire histoire, a fait feu de tout bois : la création historique, l'histoire de l'histoire est une histoire de l'appropriation, du métissage et de la greffe. L'historien a toujours été un passeur.

L'isolement, la sacralisation de l'histoire, fruit de son devenir science, est un trait de mentalité scientifique et disciplinaire, qui est, elle aussi, historique. De même que la science, il a été rendu possible grâce à la langue qu'on croyait intouchable. Quand Racine, en historiographe du Roi, écrit ses éloges de Louis XIV, tout le monde sait que c'est la langue, beaucoup plus que les faits mêmes, qui les rend dignes de mémoire et qui rend sujet leur auteur, malgré les flatteries. Mais Racine vivait dans l'histoire faite par les héros. Aujourd'hui, par contre, on vit dans un régime d'historicité différent, dont nous saisissons à peine les enjeux. Les héros de l'Antiquité et les grands hommes de XIXe siècle, ceux qui « devancent » l'avenir, ont été remplacés par les stars, ces vecteurs momentanés de l'identité et de l'intensité reconnues ou ignorés (Hartog 2008 : 157-159 et 185-186). Le savoir ne

semble plus être détachable de son détenteur ou créateur. Comment, par exemple, écrire, comme Jablonka, une *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*, quand on a eu des grands-parents ? Les spécificités de la discipline s'estompent, les vocabulaires et les savoir-faire sont frappés d'obsolescence, impuissants devant la « perte des évidences des articulations du passé, du présent et de l'avenir » (Hartog 2003 : 27), confondus dans la démocratie des émotions et mobilisés dans la course des intensités. La perte d'évidence et de certitude contraint l'historien de s'en tenir à une idée appauvrie et plate de réel et de prendre son intelligibilité historique comme allant de soi. « A l'intérieur de quelques règles, oublions ce que nous avons appris à faire » (Jablonka 2014 : 309), ou presque : une certaine mémoire des leçons des annalistes (sans eux, l'historien serait dépourvu de thématiques) va de pair avec une croyance ferme « en prose documentaire [qui a] fait naître une littérature de l'exactitude et de la sobriété, des textes preuves qui s'obstinent à dire les choses telles qu'elles ont été » (Jablonka 2014 : 255), trempée dans une critique non criticante, qui « ajoute au fait brut de la croyance un coefficient qui le corrige et l'améliore, faisant valoir qu'il s'agit là, non pas du tout d'une allégeance aveugle et naïve, comme on pourrait le supposer, mais bien d'un choix mûrement pesé, émanant d'un esprit libre, incapable de se laisser impressionner par une préférence instinctive » (Rosset 2004 : 75). En témoignant de sa propre recherche, l'historien veut devenir auteur et oublier *qu'est-ce qu'un auteur ?* ; oublier qu'il est, en tant que vendeur de sa pensée soucieux d'acquérir une audience, lui aussi, vendu à la synonymie, à l'inexactitude et à l'indistinction que la visibilité commande. La réalité du spectacle médiatique, à la fois niée et égalée au vrai, est le dénominateur commun de son marché d'équivalences : simple marchandise, l'historien n'est plus sujet mais devient manifestation de « l'universalité de quelconque comme transformation généralisée des êtres parlants en choses » (Milner 2006 : 220). Le signe, cette simple commodité saussurienne (Milner 2002 : 34), se meut en *globish commodity* ; l'histoire-valeur va de pair avec l'être parlant-chose et c'est cette chose qui autorise la langue de l'histoire-valeur : on est dans la circularité de l'univers médiatique, dans un présent éternel où n'importe quoi fait sens n'importe comment. Cependant, ici aussi, comme dans le cas de la langue, l'histoire, et surtout ses dépotoirs, ses égouts, ou ses débarras, sont la solution de l'histoire.

« L'histoire est », dit Roger Chartier reprenant la thèse de Michel de Certeau, « un discours qui met en œuvre des constructions, des compositions, des figures qui sont celle de toute écriture narrative, donc aussi de la fable, mais qui, en même temps, produit un corps d'énoncés "scientifiques" si on entend par là "la possibilité d'établir un ensemble de règles permettant de "contrôler" des opérations proportionnés à la production d'objets déterminés » (Chartier 1998 : 104-105, résumant de Certeau, 1975 : 63-120). Il s'agit donc – une tâche parmi d'autres - de inventer la spécificité de l'histoire, en reliant, de nouveau, le discours à l'opération. L'histoire capable de dire vrai sur le monde est l'histoire dont le discours semble indissolublement uni aux opérations qui produisent ce monde. L'union du discours et de l'opération produit le *R-effekt* ou l'effet de réel du texte historique. Et puisque cette union ne peut pas s'accomplir sans

invention de la langue (il ne s'agit pas d'un nouveau vocabulaire technique), l'invention de l'histoire s'accomplit parallèlement avec des inventions et des transformations de la littérature. Les transformations de la littérature aboutissent toujours aux transformations de la pratique historique ; les transformations de l'histoire portent toujours avec elles transformations de la littérature. Au Moyen Age, le renouveau de l'augustinisme historique a permis la soudure des récits arthuriens et de l'eschatologie chrétienne dans le roman ; le romantisme, qui a inventé les *belles-lettres*, a isolé la littérature d'autres productions langagières, sacralisé l'écrivain et facilité la transformation de l'histoire, qui possédait déjà les instruments de sa propre émancipation, en science ; l'émiettement annalistique de l'histoire s'accomplit parallèlement avec le questionnement de la convention réaliste au milieu du XXe siècle ; la littérature du témoignage et de la mémoire, du Shoah, a rendu sensible l'histoire à la reconstruction de la mémoire déniée. « Car, quand on prononce le mot littérature, il s'agit pas d'une région de l'Être. C'est la "possibilité de tout ce qui est composé de lettres" qui jaillit explosivement avec "la chose de lettres", écrit récemment Pascal Quignard (Quignard 2016 : 275) ; de même, l'histoire n'est pas une région de l'Être, mais la possibilité de tout ce qui est fait par hommes qui jaillit explosivement avec la chose humaine. La possibilité de jaillissement de tout, mais de tout en même temps, simultanément, *omnia simul*, comme Augustin insistait en expliquant la création du monde (Augustin, *De genesi ad litteram liber imperfectus*, 6.2.3.): l'histoire est la vraie histoire si elle est un roman vrai ; de même, le roman est un vrai roman s'il est, en même temps, une véritable histoire. L'un conteste toujours la spontanéité du réalisme de l'autre. On ne choisit pas la littérarité de l'histoire de même que l'historicité de la littérature : elles adviennent à même la production des objets.

L'indépendance de l'histoire est une illusion ; les objets qu'elle produit existent uniquement dans la langue que l'histoire partage avec d'autres objets et productions. Cette langue partagée, marquant l'autre dans le même, exhibe les discours et les contre-discours, les lois et les mesures administratives, les énoncés philosophiques et scientifiques, en constituant de nouvelles rationalités, de nouveaux régimes du dicible et de l'indicible, du concevable et de l'inconcevable, du fictionnel et du réel (cf. Foucault 2001 : 299). L'histoire existe dans le réseau d'un certain dispositif, « ce quelque chose qui, d'une certaine manière, a la capacité de saisir, de diriger, de déterminer, d'intercepter et de modeler les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants » (Agamben 2006 : 22). Ce dispositif a été constitué il y a des millénaires par les gestes d'Hérodote et de Thucydide. Ce dispositif est, à la fois le dispositif du politique au sens large, comme lieu de la parole et du silence des êtres parlants, dans lequel l'exclusion et l'inclusion, l'appropriation et le refus se présupposent mutuellement : de même que l'histoire résulte incluse dans la littérature par son exclusion, de même la littérature, par son exclusion de l'histoire, résulte incluse en elle. De même que l'auteur, la fiction, le réel et la réalité : dans ce dispositif travaillent simultanément les courants de subjectivation et de desubjectivation, de fictionnalisation et de devenir réel, et l'histoire s'autorise et se personnalise, acquiert un visage, ou se fictionnalise, en même temps que le geste d'auteur s'historise et se dépersonnalise,

devient histoire et réalité. Ce qui est en jeu, c'est un certain seuil d'indifférence dans lequel le personnalisé et le dépersonnalisé, l'historique et le littéraire, le visage et le sans-visage, l'homme et le monde, le dedans et le dehors, la présence et l'absence coïncident. L'analogie avec le geste fondateur grec peut être poussée encore plus loin : comme il n'existe pas, dans la politique grecque « quelque chose qui serait l'essence du politique » mais « la politique est un champ traversé par les courants de tensions de politisation et de dépolitisation » (Agamben 2015 : 31-32), il n'existe non plus quelque chose qui serait l'essence de l'histoire (sauf si l'on veut comprendre par cela les croyances qu'on refuse, pour des raisons institutionnelles, épistémologiques ou biographiques, de soumettre au questionnement) : l'histoire est un champ traversé par les courants de tension historiques et littéraires. Dans la littérature, l'histoire se déhistorise, dans l'histoire la littérature se délittérarise ; par le même geste, dans l'histoire, la littérature s'historise et dans la littérature, l'histoire se littérarise : si l'on peut parler d'une certaine condition historique, elle est toujours, comme la littérature, en état de guerre civile. Sa spécificité première est la *stásis*² : dans cette immobilité mouvante qui est mouvement immobile, la force d'un courant de tension n'annule jamais l'autre, mais décide de la forme que l'histoire va prendre. Thucydide dit de la *stásis* à Mégare que « la ville était toujours en combat avec elle-même » (Thucydide, 4.71.1) : de même, l'histoire est toujours en combat avec elle-même : sujet et objet, champ de vérité constitué par une prise de position qui se conteste elle-même.

Thucydide décrit, dans un texte fameux sur la guerre civile ou la *stásis*, le sort des noms : « Les dissensions [ou *staseis*] déchiraient donc les villes. Celles qui en furent victimes les dernières, instruites par l'exemple qu'elles avaient sous les yeux, portèrent bien plus loin encore l'excès dans ce bouleversement général des mœurs ; elles montrèrent plus d'ingéniosité dans la lutte et plus d'atrocité dans la vengeance. *Lorsqu'ils posaient un jugement, les factieux échangeaient les évaluations habituelles données par les mots aux actes.* L'audace irréfléchie passa pour un courageux dévouement à l'hétairie; la précaution prudente pour une lâcheté qui se couvre de beaux dehors. Le bon sens n'était plus que le prétexte de la mollesse ; une grande intelligence qu'une grande inertie » (Thucydide, 3.82.3-4, je souligne). Par-delà son sens strictement historique – Thucydide visait, selon

² En grec, *στάσις* signifie, selon Chantraine, premièrement « fait de placer, de dresser, de peser », ensuite « fait d'être debout, emplacement, position », aussi « fait de se lever, soulèvement, rébellion » et « finalement comme terme politique, division, faction » (Chantraine 2009, s.v.). La guerre civile n'est pas une bonne traduction : elle traduit le latin *bellum civile*, qui est différent de la *stásis* des villes grecques ; « l'essence même de la *stásis* est [...] d'être la généralité même du conflit dans la cité » ; « pensée comme de part en part politique, la *stásis* présente l'équilibre fiévreux des situations bloquées » (Loroux 2005 : 41-45, 50) ; la signification philosophique de la *stásis*, qui est premièrement stabilité et arrêt, comme le montre l'analyse de *Cratyle*, comprend « la contradiction du mouvement et de l'arrêt » et « invite à concevoir en même temps la station immobile et l'insurrection » (Loroux 2005 : 111 et 122). On comprend l'attrait du concept pour Giorgio Agamben, qui fonde ses analyses du politique sur les travaux de Nicole Loroux.

Nicole Loraux, le discours d'éloge et de blâme (Loraux 2005 : 85-94) – il nous offre une vue de l'intérieur du fonctionnement du discours historique, ou, mieux, de la constitution de ce seuil d'indifférence qui constitue sa spécificité. Dans la *stásis*, les mots ne légitiment pas les actes et les actes ne légitiment pas les mots ; le rapport des actes aux mots ne peut plus être compris en confrontant le juste à l'injuste ou le vrai au faux ; ce rapport résiste aux oppositions en demeurant, toutefois, arrêté en elles ; il les détruit et leur résiste du dedans, ne parvenant à une solution quelconque (cf. Derrida 1972 : 58). Ainsi, en désactivant ses fonctions utilitaires (dire le vrai ou la réalité en nommant les choses) la langue dans le seuil d'indifférence contemple-t-elle sa possibilité de dire : portée par les courants alternatifs de la littérature et de l'histoire, chargée et déchargée de leur tensions, la langue contemple sa vulnérabilité en exhibant l'indécidabilité de ses mots.

La défaite ou la victoire dans ce combat, la désactivation de cette tension, la coupure de ce courant alternatif par la littérisation continue et unidirectionnelle de l'histoire ou par l'historicisation de la littérature (littérature du réel) de même que l'unification indistincte ou la distinction séparatrice des deux, détruit aussi bien la littérature que l'histoire. La *creative history*, texte-recherche, avec son « absolue liberté d'un moi dans les limites absolues que lui fixe la documentation » de Jablonka (Jablonka 2014 : 185) n'est qu'en apparence une utilisation juste de ce dispositif : le moi qui parle ainsi est lui-même résultat du dispositif médiatique dans lequel il est pris. La littérature n'était jamais une liberté absolue, *ab-soluta*, absolue de tout, un ποιεῖν dépourvu de poétique, même lorsqu'elle se voyait ainsi ; la documentation n'est pas une donnée, un cadre dans lequel la recherche se fait ; elle est plutôt une certaine manière de concevoir les choses qui se constitue à même la recherche. Le dispositif produit toujours quelque chose qu'il ne peut pas maîtriser ou gouverner : et comme ce qui est ingouvernable est à la fois l'origine et le point de fuite de toute politique, ce qu'on ne peut pas historiser ou littériser jusqu'au bout est l'origine et le point de fuite de toute histoire et de toute littérature : le passé.

Ouvrages cités :

- Adorno, Theodor W. (1998). *Prismen. Kulturkritik und Gesellschaft* (1951). Kulturkritik und Gesellschaft I. Gesammelte Schriften. Band 10.1. Ed. Rolf Tiedemann. Wissenschaftliche Buchgesellschaft 1998 (Suhrkamp 1977), Darmstadt.
- Agamben, Giorgio (2006). *Che cos'è un dispositivo?*, notttempo : Roma.
- Agamben, Giorgio (2014). « Che cos'è l'atto di creazione » in *Il Fuoco e il racconto*, notttempo : Roma.
- Agamben, Giorgio (2015). *Stasis. La guerra civile come paradigma politico. Homo sacer, II, 2*, Bollati Boringhieri : Torino.
- Barthes, Roland (1993 [1984]). «Le discours de l'histoire», in *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Seuil : Paris.
- Benveniste, Emile (2012). *Dernières leçons. Collège de France 1968 et 1969*, [éd. Jean-Claude Coquet i Irène Fenoglio], Seuil/Gallimard : Paris.

- Boucheron, Patrick (2016). *Faire profession d'historien*, Seuil : Paris.
- Certeau, Michel de (1975). *L'Écriture de l'histoire*, Gallimard : Paris.
- Certeau, Michel de (1990). *L'Invention du quotidien. 1. Les arts de faire*, Gallimard : Paris.
- Chantraine, Pierre (2009). *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Klincksieck, Paris.
- Char, René (2004). *Œuvres complètes*, Gallimard : Paris.
- Chartier, Roger (1998). *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Albin Michel : Paris.
- Derrida, Jacques (1972). *Positions*, Editions de Minuit : Paris.
- Ginzburg, Carlo (2006). «Unus testis. Lo sterminio degli ebrei e il principio di realtà», in *Il Filo e le tracce. Vero, falso, finto*, Feltrinelli : Milano, pp. 205-224.
- Hartog, François (2003). *Régimes d'historicité. Présentisme et l'expérience du temps*. Seuil : Paris.
- Hartog, François (2008). *Anciens, modernes, sauvages*, Seuil, Paris.
- Jablonka, Ivan (2012). *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus. Une enquête*, Seuil : Paris.
- Jablonka, Ivan (2014). *L'Histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Seuil : Paris.
- Lacoue-Labarthe, Philippe (2011). *Agonie terminée, agonie interminable. Sur Maurice Blanchot*, [éd. Aristide Bianchi i Leonid Kharlamov], Galilée : Paris.
- Loraux, Nicole (2005). *La tragédie d'Athènes. La politique entre l'ombre et l'utopie*, Seuil : Paris.
- Foucault, Michel (2001) «Le jeu de Michel Foucault», texte no. 206 in *Dits et écrits II 1976-1988*, [éd. Daniel Defert i François Ewald], Gallimard : Paris.
- Milner, Jean-Claude (2014) *L'Universel en éclats. Court traité politique 3*, Verdier : Lagrasse.
- Milner, Jean-Claude (2014^a). *La puissance du détail. Phrases célèbres et fragments en philosophie*, Grasset : Paris.
- Nancy, Jean-Luc (2002). *La création du monde ou la mondialisation*, Galilée : Paris.
- Quignard, Pascal (2016). « Le mot littérature est « d'origine encore inconnue » » in Irène Fenoglio, Jean-Claude Coquet, Julia Kristeva, Charles Malamoud, Pascal Quignard, *Autour d'Emile Benveniste. Sur l'écriture*, Seuil : Paris, pp. 267-326.
- Rancière, Jacques (2007). *Politique de la littérature*, Galilée : Paris.
- Rosset, Clément (2004 [1977]). *Le Réel. Traité de l'idiotie*, Editions de Minuit, Paris.
- Veyne, Paul (1978). *Comment on écrit l'histoire*, Seuil : Paris.

Svađe starog para: povijest i literatura. Prigodom jedne nove knjige

Članak problematizira pojam kreativne povijesti Ivana Jablonke kao spoj književnosti i povijesti, preko radova Michela de Certeaua, Michela Foucaulta, Giorgia Agambena i Nicole Loraux. Opisuje dispozitiv povijesti, obilježen pragom neodredivosti u kojem koincidiraju istodobna alternativna strujanja historizacije i literarizacije.

Ključne riječi: povijest, književnost, dispozitiv, stasis, prag neodredivosti